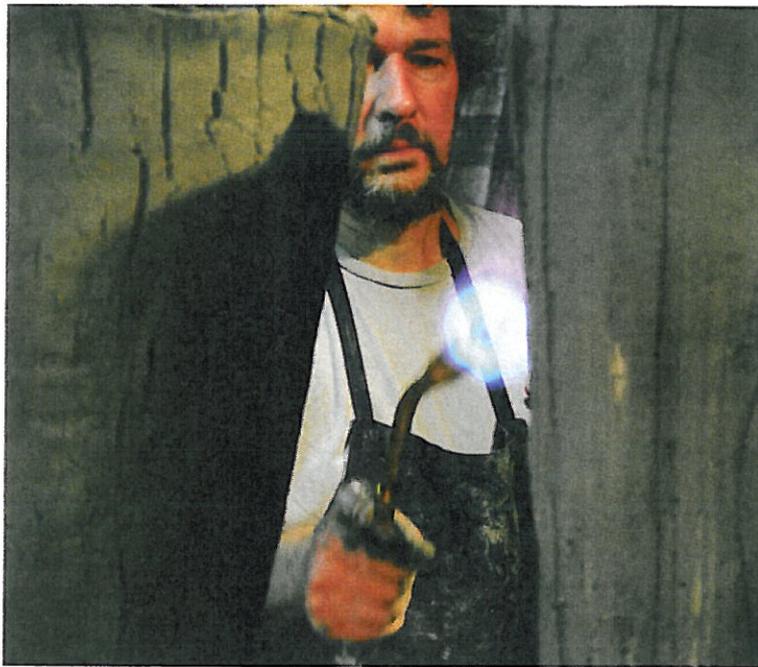


De la terre à la terre

À l'occasion de la réouverture de ses collections de céramique au public, le Victoria & Albert Museum a invité Thiébaud Chagué, un céramiste français.

LE MUSÉE londonien abrite la plus grande et la plus remarquable collection de céramiques au monde. Pour la première fois depuis cent ans, celle-ci est intégralement montrée au public, dans un décor de Stanton Williams. La réouverture s'opère en deux phases successives : la première, en septembre 2009, a révélé avec trois mille pièces une introduction détaillée de l'univers de la céramique ; la seconde, durant l'été 2010, livrera le reste de la collection, qui compte vingt-six mille pièces historiques de 3500 av. J.-C. à aujourd'hui. Pour la renaissance de ce patrimoine exceptionnel, des artistes ont conçu des actions éphémères lors d'un événement baptisé « Ceramica » et qui s'est tenu du 18 au 20 septembre. Parmi les créateurs invités : les Anglais Barnaby Barford, Clare Twomey... et Thiébaud Chagué. Le choix s'est porté sur le céramiste français pour sa capacité à se saisir du feu, à le guider sur la matière, à dominer la cuisson au bois, en composant un bûcher dans un lieu éphémère. Le projet a révélé une œuvre puissante, *La Soif et la Source*, livrée au feu en direct et en public dans le jardin John Madejski du Victoria & Albert Museum. Cette expérience extrême était un gageure, étant donné les contraintes de temps et de sécurité qu'a su relever Thiébaud Chagué. Forcée par un itinéraire exigeant et rigoureux, sa personnalité artistique audacieuse semble pousser les limites un peu plus loin à chaque pièce réalisée. La connaissance du métier peut se faire de façon académique ou en se confrontant à l'expérience. C'est le second choix que Thiébaud Chagué a opéré, à l'âge de 19 ans, lorsqu'il s'est aventuré sur les routes de Grande-Bretagne. Il décide d'entrer alors en apprentissage chez des maîtres de la



Thiébaud Chagué dans son atelier, à Taintrux.

nouvelle céramique anglaise. Après avoir reçu l'enseignement de Richard Batterham pendant quelques mois, il passera deux ans dans l'atelier de Michael Cardew (1901-1983). Tous deux élèves de Bernard H. Leach (1887-1979) – auteur du *Livre du potier*, un manifeste fondateur –, les deux céramistes anglais défendent, comme lui, la beauté et l'honnêteté du geste de l'artisan. Les pots, ces humbles objets universels et intemporels, créent un lien humain depuis l'origine de la civilisation. Le voyage de Chagué s'achève à Londres, où il vient au contact des remarquables collections de céramique du Victoria & Albert Museum et du Museum of Mankind. Puis il continue à apprendre en Belgique, travaillant chez le sculpteur Piet Hugo, puis en Touraine, chez Owen Watson. Sa formation durera six ans. En 1981, il installe son atelier dans la région de

Saint-Dié, dans les Vosges. Cette initiation et son travail font de Thiébaud Chagué un artiste-potier majeur, qui sait donner forme et identité à la terre. « La technique est quelque chose dont on a besoin, elle permet en fait d'exprimer ce quelque chose qu'on ne pourrait pas exprimer autrement. C'est une compétence spécifique, qui permet d'aller dans des connexions qui vont être différentes pour chacun, elle permet d'exploiter les possibles... » Il a commencé par la poterie fonctionnelle et, aujourd'hui, il confirme son engagement de sculpteur, maître de la matière, imposant une expression puissante, de couleurs, de textures et de formes. « Mes pièces sont abstraites, je ne fais pas de figuration ; cependant, je me considère toujours comme un potier, je pense que c'est celui qui regarde qui donne la valeur à l'objet créé. Est-ce de la sculpture ? Je ne le sais pas. » Avec lui,

la terre semble retourner à la terre, ses œuvres sont comme des fragments, des prélèvements d'une nature sauvage, écorces, terres desséchées, calcinées, fossilisées, craquelées. Il déploie un travail de recherche sur la matière, un travail de récréation du monde originel. Grâce à Hannah Peschar – fondatrice du parc de sculptures The Hannah Peschar Sculpture Garden, au sud de Londres – et à son mari, Anthony Paul – un paysagiste renommé –, il a pu se confronter au paysage et à l'espace grandiose de la nature, avec des pièces monumentales. Il reçoit plusieurs commandes pour des jardins privés, et en particulier un ensemble de grandes pièces, « Le jardin des Mandragores », près de Carpentras, sur la propriété d'un photographe anglais. « Le rapport au paysage, cela dépend du lieu, c'est un rapport à l'espace. On a besoin de garder en soi ce côté

non maîtrisé des choses, il y a une part de mystère.» L'œuvre conçue pour le Victoria & Albert Museum est un hommage que le céramiste souhaite adresser à ceux qui lui ont apporté leur souffle et qu'il souhaite partager. *La Soif et la Source* représente le flux, la fluidité. « Penser le flux du feu, penser celui de l'eau, l'eau qui coule vers le bas, le feu qui coule vers le haut. Je vais utiliser cette forme fluide pour guider la flamme, afin de réussir une sculpture qui soit son propre four, dans le lieu du musée. » Conçue en trois semaines à l'université de Farnham, avec le soutien logistique de Magdalen Odundo – une amie céramiste kenyane –, la sculpture est réalisée dans une terre noire d'Irlande à forte densité en manganèse. Le procédé pour monter la pièce utilise le colombin et les plaques ; la forme est modelée à la main et prend l'aspect d'un double dôme, un volume organique, vivant, qui guide la flamme. Dans le corps, le feu se répand vers le haut et les parois de terre agissent comme un four à flamme renversée. Une terre qui a séché doucement avant d'être soumise à l'épreuve du feu. La dimension de la pièce est de 1,20 x 1,30 m et elle pèse entre 300 et 400 kg. Le travail de cuisson s'est fait *in situ* dans le Madejski garden et l'ensemble – structure, foyer et cheminée – a été assemblé en une journée sur la fontaine du jardin, couverte et protégée pour l'évènement. Le four est fabriqué à l'aide de blocs de béton cellulaire – un matériau d'un coût modeste qui supporte très bien la température –, autour d'une structure de métal. Le projet, dans toute sa dimension, est un hommage



© Tony Stones

Série des Mandragores, 2009, collection Tony Stones.

à la puissance du feu et son pouvoir sur la matière. Le foyer a englouti quatre mètres cubes de bois, progressivement, pour assurer une montée en température assez douce et atteindre 1 000 °C

à la fin de la cuisson. Singulière démarche que celle de Thiébaud Chagué, qui place une partie du bois à fleur de la sculpture, dans le four doublé d'isolant en laine de roche, laquelle, en l'absence d'oxygène, se transforme en charbon de bois. À la fin de la cuisson, changement de feu, l'air est introduit dans l'ouvrage : il enflamme le bois et dégage des flammes immenses. Le feu se trouve alors au contact direct de la terre, parant celle-ci de couleurs subtiles et aléatoires, et engage une montée de température impressionnante dans la partie externe de la sculpture. « On a cuit en douze heures, on n'a pas fait de réchauffe. Il faudrait faire vingt-quatre heures de petit feu, or on n'a pas respecté cette contrainte. La pièce était sèche, on a assemblé le four le même jour, rentré la pièce, cuit douze heures, ensuite refroidi brutalement et défourné le surlendemain. Il y avait un risque, j'ai pensé que la pièce exploserait. » Après le grand feu, une nuit a été nécessaire pour baisser en température. Le jour suivant, elle était présentée dans le bon sens, c'est-à-dire posée sur le flanc, révélant son volume intérieur et le mouvement de la sculpture. « Le travail de surface, je l'ai imprimé au moment de construire la pièce. Il y a deux matières différentes entre la gauche et la droite : sur l'une, des anneaux, sur l'autre, des cannelures : des traces de vie, des courbes de croissance. » La sculpture est revenue chez Thiébaud Chagué pour être nettoyée et repart en Angleterre en mars-avril. Elle sera alors exposée dans le Hannah Peshard Sculpture Garden. ●



© Francis Bourguier

La Soif et la Source, 2009.